

**HISTOIRE**  
**DES**  
**RÉPUBLIQUES ITALIENNES**  
**DU MOYEN ÂGE.**



HISTOIRE  
DES  
RÉPUBLIQUES ITALIENNES  
DU MOYEN ÂGE;

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI,

Correspondant de l'Institut, de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, de l'Académie royale de Prusse, des Académies italienne, de Wilna, de Cagliari, des Géorgofili, de Genève, de Pistoia, etc.

SECONDE ÉDITION PARISIENNE.

---

TOME SECOND.

---

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon,  
n° 17;

A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

---

M. D. CCC. XVIII.



---

# HISTOIRE

DES

## RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

---

### CHAPITRE VII.

*Ambition des Milanois ; leurs conquêtes en Lombardie pendant la première moitié du douzième siècle. — Règnes de Lothaire III et de Conrad II. — Révolutions de Rome.*

1100 — 1152.

LES passions religieuses excitées par la querelle des investitures, après avoir produit la fermentation la plus violente, s'étoient enfin calmées d'elles-mêmes ; c'étoit la conséquence naturelle de leurs excès et de leur durée. Les mêmes mots de ralliement, les mêmes injures, les mêmes calomnies ne peuvent pas toujours produire les mêmes effets sur les peuples ; ces levains politiques se neutralisent par un long

CHAP. VII.

usage. Les avantages balancés des deux partis apprennent enfin à la nation entière que le ciel n'en protège aucun ; qu'elle ne doit point s'attendre à voir réaliser les brillantes promesses des uns, ou les menaces des autres ; que toutes les vertus ne sont point rangées sous une seule bannière ; que tous les vices ne sont point le partage d'une seule faction ; les vues privées des ambitieux qui excitoient le peuple se dévoilent, l'enchantement cesse, et la machine redoutable qui avoit ébranlé la société, ne peut plus se remonter, après qu'on a brisé ses rouages.

Déjà plusieurs années avant la paix de Worms, on voyoit des symptômes de lassitude dans les deux partis de l'empire et du sacerdoce. Le plus frappant, et le seul qui nous intéresse immédiatement, c'étoit la renaissance des rivalités entre les villes, leurs guerres privées, et le développement de passions républicaines, qui remplaçoient chez elles le fanatisme religieux.

Pendant le règne orageux de Henri IV, les villes lombardes avoient affermi en silence leur gouvernement municipal. Dès le commencement du règne de Henri V, on put reconnoître qu'elles n'étoient pas animées par le seul amour de la liberté ; et que, non moins que les princes, elles étoient disposées à se livrer à

l'ambition et à la passion des conquêtes. Chaque ville étoit libre, mais la population de toutes les villes n'étoit pas égale; quelques-unes devoient à la fertilité et à l'étendue de leur territoire, aux avantages de leur situation, ou aux anciennes prérogatives de leurs gouverneurs civils et ecclésiastiques, une grande supériorité en richesse et en puissance. Milan et Pavie s'élevoient au-dessus de toutes les villes lombardes, et les citoyens de ces deux cités s'abandonnoient à une haine d'autant plus violente les uns pour les autres, qu'ils étoient plus proches voisins. Une plaine de vingt milles d'étendue, qu'aucune grande rivière ne traverse, formoit la seule séparation entre les deux peuples ennemis. Des contestations sur le cours des eaux destinées à l'arrosement, et sur les limites des diocèses, qui n'en avoient reçu aucunes de la nature, auroient souvent pu être de justes motifs de guerre entre les deux républiques, lors même que la rivalité de gloire n'auroit pas suffi pour les armer l'une contre l'autre.

Cependant ces deux villes ne s'attaquèrent pas immédiatement; mais leurs guerres contre des cités voisines, qu'elles croyoient plus foibles et plus faciles à conquérir, divisèrent toute la Lombardie en deux ligues, à la tête desquelles se trouvèrent ces deux républiques. Crémone, qui après elles étoit la plus puissante de la con-

trée, attaquée, dès l'an 1100, la ville de Crème, et s'efforça de la soumettre (1); Pavie, un peu plus tard, en 1107, porta ses armes contre Tortone; et Milan, contre Lodi et Novare. Chacune des villes qui craignoit d'être opprimée, demanda du secours à la métropole qu'elle redoutoit le moins; Crème et Tortone se mirent sous la protection des Milanois, tandis que, pour leur résister, Pavie, Crémone, Lodi et Novare formèrent une ligue opposée. Les Bressans, par haine pour Crémone, s'allièrent aux Milanois; les habitans d'Asti, ennemis de ceux de Tortone, se joignirent aux Pavesans. A une plus grande distance, Parme et Modène étoient ordinairement confédérées avec Milan, tandis que Plaisance et Reggio s'attachoient à la ligue contraire.

Les guerres entre ces cités commençoient par quelques escarmouches; chaque peuple cherchoit d'abord, pendant la saison des récoltes, à enlever les moissons de ses ennemis, et lorsque la multitude étoit suffisamment irritée par ces injures mutuelles, souvent les deux villes se défioient; alors, à un jour fixé, dans un lieu convenu, sur les frontières des deux états, tous les hommes en âge de porter les armes se

(1) *Campi historia di Cremona*. L. I, p. 17. — *Ludovici Cavitellii Cremonenses Annales*, apud *Grævium*. T. III, p. 1293.

rassembloient autour de leur carroccio , et marchaient au combat. La bravoure étoit le seul art militaire que connussent ces républicains ; avec la bataille finissoit d'ordinaire la campagne , et souvent la guerre. Les deux nations ne recherchoient dans le combat que l'honneur du triomphe , et elles désiroient jeter de la honte ou du ridicule sur les vaincus , bien plus que les écraser. C'est ainsi que l'an 1108 , les Milanois , ayant battu les Pavésans , leur firent un grand nombre de prisonniers qu'ils conduisirent sur la place publique ; là ils leur lièrent les mains derrière le dos , et attachant au-dessous un flambeau allumé , ils leur ouvrirent les portes de la ville , et leur permirent de retourner chez eux , en les accompagnant de leurs huées (1).

Toutes les guerres ne se terminoient pas cependant d'une manière aussi peu ruineuse. Les Milanois se trouvoient resserrés entre le territoire de sept républiques : Como , Novare , Pavie , Lodi , Crémone , Crème et Bergame. De ces sept villes , la plus éloignée n'étoit pas à plus de quarante milles de Milan. Crème étoit la plus foible de ces petites républiques , mais elle s'étoit mise sous la protection des Milanois , et formoit , en quelque sorte , partie de leur

(1) *Galvano Fiamma Manipul. Florum*, c. 159, T. XI, p. 628.

CHAP. VII. état. Les autres cités étoient unies d'intérêt entre elles contre Milan ; mais il suffisoit de réussir à les diviser momentanément, pour que cette dernière république pût espérer d'asservir les plus foibles ; aucune alliance stable n'avoit été contractée entre elles, et une victoire ou un traité de paix pouvoit les détacher l'une de l'autre. Les Milanois, ayant trouvé une occasion favorable pour les combattre séparément, déclarèrent, en 1107, la guerre à la ville de Lodi (1).

1107 1111. Cette guerre dura quatre ans, et pendant cet espace de temps les historiens de Lodi assurent que leurs compatriotes remportèrent sur les Milanois plus d'une victoire en rase campagne. Cependant une partie de leurs récoltes leur fut enlevée, et les Milanois s'approchèrent jusqu'au pied de leurs murs pour les insulter. C'étoit là jusqu'alors presque la seule manière de former un siège ; si les assaillans ne pouvoient déterminer leurs ennemis à accepter le combat hors des portes, il étoient bientôt eux-mêmes forcés de se retirer. Les artisans qui composoient en grande partie l'armée, et qui n'étoient point payés, ne pouvoient pas vivre long-temps loin de leurs ateliers. Chaque année les Milanois re-

(1) *Johannis Baptist. Villanovæ, Laudis Pompeiæ hist. ap. Grævium. T. III, Lib. I, p. 856. — Landulphi Junioris, hist. Mediol. c. 16, p. 486.*

nouvelèrent leurs attaques, et ils réussirent CHAP. VII.  
chaque année à incendier les récoltes des Lo- 1107-1111.  
désans, ou à les enlever, malgré les renforts  
que ceux-ci recevoient de Crémone et de Pavie.  
Enfin, au mois de juin de l'an 1111, ils empor-  
tèrent d'assaut les murailles, que les bourgeois,  
épuisés par les veilles et la misère, n'avoient  
plus la force de défendre (1). Alors, donnant  
carrière à leur fureur, ils abattirent les rem-  
parts de Lodi; ils démolirent ou incendièrent  
ses maisons; ils distribuèrent ses habitans dans  
six bourgades, qu'ils soumirent au régime le  
plus sévère et aux lois les plus dures; enfin ils  
détruisirent de fond en comble cette ville ri-  
vale, dont on ne voit que de misérables ruines,  
dans l'endroit nommé Lodi-Vecchio. Quarante-  
sept ans plus tard, le peuple vaincu rebâtit une  
nouvelle ville qu'il appela également Lodi; mais  
ce fut dans un autre lieu.

Une guerre plus importante encore pour les 1118.  
Milanois fut celle de Como, qu'ils commencèrent  
en 1118, et qui a été célébrée par un poète co-  
masque demi-barbare. Son ouvrage est presque  
le seul monument de cette sanglante querelle  
qui soit parvenu jusqu'à nous (2).

(1) *Galvani Flammæ Manip. Florum*, cap. 165, T. XI.  
*Rev. Ital.* p. 629. — *Tristani Calchi histor. Patriæ.* L. VII,  
p. 208.

(2) *Cumanus, seu de bello Comensi anonymum poema*, apud  
*Scr. Rev. It.* T. V, p. 399. *Cum notis Jos. Mur. Stampæ.*

CHAP. VII. 1118. Dès son début, le chantre de Como compare les malheurs de sa patrie à ceux de Troie (1). Il est loin sans doute d'avoir lui-même aucune ressemblance avec Homère, mais les rapports entre les événemens célébrés par les deux poètes sont assez réels. Le siège de Como dura dix ans comme celui de Troie; toutes les républiques de la Lombardie furent conjurées contre les malheureux Comasques; ce fut le premier grand essai que les cités firent de leurs forces; leurs milices combattirent contre les montagnards des Alpes, les riverains des lacs, les habitans des vallées de Saint-Martin; elles s'aguerrirent ainsi, et se mirent en état de résister ensuite à Frédéric Barberousse, le redoutable Xerxès du moyen âge.

Au commencement de cette querelle, la religion s'y étoit mêlée. Tandis que les Lombards étoient en général attachés au parti de l'empereur, les Comasques soutenoient le pape, qui leur avoit donné un évêque dont ils étoient satisfaits (2). L'antipape Burdino, ou Grégoire VIII,

(1) *Testantur montes, testatur et hoc Baradellus,  
Troja suis ducibus defenditur; Hector in illis  
Affuit, Æneas, nec non Paris, Hectoris omnes  
Pugnabant fratres, pugnat fortissimus Adam,  
Deque Piro dictus, duros de verberat hostes,  
Hortatur socios, in pugna recreat omnes.*

CUMANUS, v. 38, p. 414.

(2) Guido Grimoldi de Gavalesca. Les historiens milanois

avoit destiné à l'évêché de Como un diacre de l'église de Milan, noble milanois lui-même, nommé Landolphe de Carcano. Celui-ci, espérant profiter de la présence de Henri V en Italie, s'étoit avancé jusqu'au château de Saint-George, d'où il troubloit, par ses intrigues, le diocèse de son rival. Une nuit, Guido, l'évêque légitime, sortant de la ville avec les deux consuls de Como, Adam de Pirro et Gaudenzo Fontanella, surprit le château de Saint-George, fit prisonnier Landolphe, et massacra plusieurs de ses parens et de ses partisans, qui avoient tenté de le défendre; les autres s'enfuirent à Milan, et y rapportèrent les vêtemens ensanglantés de ceux qui avoient été tués. Ils les étendirent sur la place publique, et demeurèrent auprès en silence, tandis que les veuves et les enfans des morts s'abandonnoient aux pleurs et aux gémissemens, invoquoient les passans, et

considèrent comme une honte pour leur patrie d'avoir soutenu le schisme; aussi dissimulent-ils ce reproche, ou s'efforcent-ils de le rejeter sur les Comasques, leurs ennemis; ce qui jette beaucoup de confusion sur cette partie de leur récit: mais, ce qui n'est pas douteux, c'est que Landolphe de Carcano, que les Milanois défendoient, étoit un évêque schismatique, élu par Henri V (*Scheda Antiq. ap. Jos. Mar. Stampam, præfatio ad Cumanum*, p. 407), et que le poète Comasque donne à Anselme de Clivio, l'un des archevêques de Milan, l'épithète de *Male pactus*, qui semble équivalente à simoniaque. Voyez *Cumanus*, v. 686, p. 428; la préface de Muratori; p. 402, et Landulphus de Saint-Paul, ch. 57, T. V, p. 507.

CHAP. VII. supplioient le peuple de venger leur injure. Pendant ce temps les cloches sonnoient, pour appeler les fidèles aux offices sacrés de l'église. 1118. L'archevêque Jordan, à la tête de son clergé, arrêta le peuple sur le péristyle du temple, et, donnant l'ordre d'en fermer les portes, il déclara qu'il ne les rouvriroit qu'à ceux qui auroient pris les armes, pour venger l'Église et la patrie (1). Dans les pays libres, l'on frappe et l'on ébranle l'esprit des citoyens par tout l'éclat d'un grand spectacle; un tel apprêt n'est plus nécessaire, lorsque la volonté d'un seul homme peut faire la guerre ou la paix.

Les Milanois cependant coururent aux armes; et après avoir envoyé défier les Comasques par un héraut, ils sortirent en pompe leur carrocchio, et marchèrent contre Como, bannières déployées. Au pied du mont Baradello, ils trouvèrent les Comasques qui les attendoient; ils les attaquèrent, et la mêlée se prolongea, sans avantage de part ni d'autre, jusqu'à la nuit, qui sépara les combattans. Les Milanois profitèrent de son obscurité pour descendre dans le lit du torrent *Aperto*, qui se trouvoit à sec, et pour le suivre jusqu'à Como. Tous les habitans en état de porter les armes étoient dans le camp

(1) *Landolph. junior. hist. Mediol. c. 34, p. 504. Note Saxii ad eundem. — Tristanus Calchus hist. Patriæ. L. VII, p. 210.*

au pied du Baradello ; la ville étoit sans défense, et les Milanois purent aisément en enfoncer les portes, et la livrer aux flammes. Les Comasques cependant, au lever du soleil, voyant leurs ennemis partis, reprirent le chemin de Como, au travers de la montagne. Comme ils arrivoient à son sommet, ils virent avec effroi leur cité couverte d'un tourbillon de fumée, d'où s'échappoient des flammes dévorantes. Ils descendirent avec impétuosité le revers du Baradello, fondirent sur les Milanois occupés au pillage, les accablèrent, les mirent en fuite ; et, maîtres de nouveau de leur cité, ils en éteignirent l'incendie, et en relevèrent les portes abatues (1).

CHAP. VII.  
1118.

Parmi les habitans des villes d'Italie, les Comasques paroissent à cette époque avoir été les plus braves. Peut-être que le voisinage des Suisses, l'habitude de parcourir les hautes montagnes, et de naviguer sur un lac souvent orageux, les avoient aguerris de bonne heure.

(1) *Cumanus*, v. 65-114, p. 415. — *Tristanus Calchus hist. Patriæ*. L. VII, p. 211. — *Bernardino Corio, dell' hist. Milan.* P. I, p. 28. — Lorsque en venant de Milan on approche de Como, le mont Baradello forme un rideau qui cache cette dernière ville. C'est une colline verte, peu élevée, mais d'une forme pittoresque, et surmontée par un vieux château. On peut la regarder comme le dernier prolongement des montagnes dans lesquelles le lac de Como est encaissé. Pour arriver à la ville, on tourne pendant demi-heure autour du promontoire que le Baradello forme dans la plaine.